

Olivier Flournoy, Genève

Quelques points de méthode communs à Sigmund Freud (Vienne) Théodore Flournoy (Genève) et Ferdinand de Saussure (Genève et Paris).

En tant que psychanalystes nous considérons l'activité psychique des personnes que nous analysons sous l'angle de son aspect inconscient -ce pour quoi les gens viennent nous consulter, qui les trouble, les gêne, les angoisse et dont ils ne comprennent ni la teneur, ni les causes, et qu'ils n'arrivent pas à mettre en mots.

Et cet aspect inconscient, cet inconscient, nous tentons de l'approcher au moyen de représentations analogiques et de décrire son action au moyen d'un concept énergétique, non démontrable scientifiquement, à la frontière du psychisme et du somatique, les pulsions, et dont les aléas nous permettent de mieux comprendre ce qu'est cet inconscient, son origine, ses fonctions, son pouvoir affectif ou émotionnel. C'est cette énergie que Freud a appelé libido, une énergie ainsi qualifiée de sexuelle. Il en a situé la source dans les émois sexuels infantiles dont la représentation aurait sombré dans l'amnésie, aurait été refoulée, à moins que ce ne soient ces émois eux-mêmes qui auraient été annulés. Une sexualité infantile qui n'a rien d'innocent et dont l'idée a fait scandale à l'époque et peut-être même jusqu'à nos jours.

Aujourd'hui les notions d'inconscient et de pulsion libidinale sont plus ou moins bien assimilées par le monde scientifique, la théorie psychanalytique elle-même est devenue de plus en plus banalisée comme une théorie psychologique de la personne, une théorie parmi d'autres, mais ceci, je le crains, au détriment de sa valeur qui se situe ailleurs, c'est-à-dire précisément là où la parole soignante, le mot soulageant de

l'interprète, opèrent de manière magique sur la pulsion, en la détachant de son lieu d'origine. Et c'est cet aspect magique que Freud souligne quand il parle des pulsions et de la métapsychologie comme de nos sorcières (*analyse terminable et interminable*), ce qui selon moi confère à la théorie une valeur propre, une valeur qui s'est perdue dans l'universalisation de la psychanalyse comme science parmi d'autres. C'est pourquoi j'ai recours au terme « métapsychanalyse » pour revivifier celui de métapsychologie qui, à défaut de son versant « sorcière » n'a plus de contact avec cet aspect magique qu'on peut vivre chaque jour dans notre pratique et qui ne révèle toujours qu'après coup son véritable sens.

Le mot magique ou la phrase ensorceleuse orientent vers l'importance de la parole, du discours en psychanalyse. Il peut s'agir, selon les termes traditionnels (depuis Aristote) d'une parole poétique, efficace, qui ferait en sorte que l'analysé puisse découvrir la « métaphore vive » (Ricoeur) en la disant, ou alors d'une parole rhétorique qui permettrait à l'analyste de dire la même métaphore vive, de sorte que la pulsion se détourne de cette enfance oubliée et trouve sa source dans le discours actuel, un discours devenu vivant. Nous avons alors à faire à deux analysants, un analyste et un analysé, réunis par ce « discours vivant » selon la belle formule de André Green. Et à mon avis, dans ce contexte, la sorcière, le vivant de la métaphore et du discours, n'est autre que l' "Oedipe ", ce principe organisateur de l'expérience qui, en disant en positif ce que serait l'inconscient, ce négatif, cet inconnu, permet à la pulsion de s'en détacher, de transiter dans le présent, c'est-à-dire de transférer sa source et son objet sur l'analyste (*Wo Es war soll Ich werden*, dit Freud, qu'il s'agit dès lors d'entendre comme *wo Es -le ça du patient- war, soll Ich -moi l'analyste- werden*), pour retrouver des origines

acceptables pour les deux analysants dans une nouvelle histoire accessible à chacun parce que reconstruite selon le modèle organisateur incluant la sorcière qu'est l'Oedipe. Ainsi, par exemple, quand Freud, dans *La négation*, à ce patient qui dit 'ce n'est pas ma mère' répond 'c'est la mère', la sorcellerie tient au fait que la mère niée de l'amnésie infantile qui a trouvé vie dans l'analyse comme « revenante », grâce au discours vivant, suite à l'affirmation de Freud, peut être appréhendée cette fois-ci comme mère oedipienne des analysants, mère analogique de la supposée mère de l'inconscient. Le discours psychanalytique opère donc un passage d'une réalité soi-disant historique à quelque chose d'un autre ordre, à une vérité psychanalytique.

C'est cet aspect d'un inconscient lié à la sexualité infantile perdue dans l'amnésie et agissant dans l'actualité, dans le présent, comme par magie, qui m'a été dévoilé chez deux penseurs contemporains de Freud (1856-1939), Ferdinand de Saussure le linguiste genevois (1857-1913) et Théodore Flournoy, professeur de psychologie à Genève (1854-1920), dont j'aimerais vous entretenir avant d'en arriver à quelques remarques à propos de Freud concernant le problème des rapports entre vérité psychanalytique et réalité historique.

Théodore Flournoy, mon grand père décédé en 1920 et que je n'ai par conséquent pas connu, a acquis une certaine renommée notamment à la suite de ses travaux concernant Hélène Smith, un médium, voyante extra-lucide très célèbre à l'époque et dont il avait pendant quelques années étudié les prouesses pour en publier un livre en 1900, "*Des Indes à la Planète Mars*". Livre qui a été traduit en plusieurs langues, édité et réédité jusqu'à récemment, aux U.S.A., aux Princeton University Press en 1994, et à Paris, au Seuil et chez Slatkine Reprints, tous deux en 1983, et

dont j'ai tiré un ouvrage paru sous le titre "Théodore et Léopold", édité à Neuchâtel, à "La Baconnière", en 1984.

"*Des Indes à la planète Mars*" eut un grand retentissement auprès des milieux scientifiques du fait de sa dénonciation des supercheres des médiums, et auprès des passionnés d'occultisme (innombrables à cette époque où le secours de la religion contre les angoisses de la mort notamment était sérieusement mis à mal) qui trouvaient là des exemples à la fois éloquentes et stupéfiants des dons et des pouvoirs réconfortants attribués aux médiums, aux "voyants".

L'approche de Théodore Flournoy comporte en gros deux volets: d'une part une fidèle description des hauts faits d'Hélène accompagnée d'un travail de démystification à l'instar de celui d'un détective s'attachant à découvrir la réalité, et d'autre part, une réflexion concernant la méthodologie d'investigation du psychisme humain et l'élaboration d'une théorie qui puisse inclure dans le psychisme en général ces faits d'apparence supranormale, ou pour d'autres, pathologique, une méthodologie et une théorie répondant davantage à des critères de vérité que de réalité.

Commençons par dire quelques mots de sa théorie et de sa méthodologie. Nous sommes dans la dernière décennie du XIX^{ème} siècle et Flournoy tente de lier l'occultisme à certaines causes qu'il s'agit de formuler.

Pour ce faire il adhère au postulat positiviste et scientifique du déterminisme absolu (chaîne des causes et des effets, sans quoi la science a affaire à des "sauts" inexplicables). Mais, et c'est là une de ses originalités, il en exclut, comme tout scientifique, la cause première et la cause finale, du fait de leur appartenance à la transcendance, avec cette

idée paradoxale en apparence de les exclure dans l'espoir de pouvoir justement les découvrir enfin, une fois dépouillées de toute trace de réalité. Et ceci grâce à un autre principe connu, le principe dualiste du parallélisme du corps et de l'âme: en effet avec le parallélisme psychophysique il lui est possible de conserver l'idée de transcendance hors de la chaîne déterministe. Ceci au début de la vie: on sait quand elle commence biologiquement mais on hésite quant à la provenance de l'âme. Et surtout à sa fin: on connaît la destinée du corps mort, mais on est - heureusement ou pas- ignorant quant au sort de l'âme. Ainsi pour ce qui est de la temporalité du moins, la porte de la transcendance demeure-t-elle ouverte comme cause première ou finale de l'âme. Pour Théodore Flournoy il s'agit là d'un impératif: l'homme, dit-il, est un animal assoiffé de métaphysique, de transcendance. Et toute sa recherche professionnelle et scientifique est sous-tendue par ce seul but: pouvoir découvrir le véritable transcendant, l'Eternel, auquel l'homme aspire de toutes ses forces, ceci en l'élaguant de tout ce qui peut paraître de prime abord comme transcendant ou fait de croyance et qu'il réintègre dans la pensée scientifique, rationnelle. Théodore Flournoy est un savant croyant, idéaliste. Dieu n'est pas à l'image de l'homme ni l'homme à l'image de Dieu. Dieu est absolument transcendant et c'est tout ce qui est à l'image de...qu'il s'agit d'exclure, en particulier l'Eglise, une institution qui s'est attribué des prérogatives telles, qu'elle s'est considérée fille de Dieu de manière parfaitement abusive et, dans sa carrière de professeur de psychologie physiologique tout ce qui apparaît comme supra ou extra terrestre et qui doit retrouver ses origines terrestres. En fin de compte Dieu devrait pouvoir 'être' de manière totalement dépouillée, en somme le négatif de tout ce que l'homme en fait. On n'est pas loin de l'inconscient

qui lui aussi ne s'appréhende qu'en négatif à force de le dépouiller de ce qu'on croit pouvoir dire de lui à travers ses « rejets ».

Par contraste, pour la psychanalyse la porte de la transcendance est fermée: l'âme provient de l'identification à celle des parents et l'âme meurt avec le corps. Le psychanalyste n'a que faire du parallélisme puisque, selon lui, corps et âme apparaissent au début de la vie et disparaissent simultanément lors de la mort, qu'il s'agisse d'ontogenèse ou de phylogenèse. Pour l'analyste, la question que posent le corps et l'âme est du domaine ontologique ou phénoménologique - représentation...perception...- et non pas religieux ou transcendant, encore que la sorcière précisément vienne brouiller ces certitudes...

Le déterminisme scientifique permet donc à Flournoy de préciser les origines "naturelles" des prodiges des médiums, transcendance mise à part. Son travail vise à la naturalisation de la magie. On découvre ici une similitude frappante avec la psychanalyse: les origines de la pulsion sexuelle des psychanalystes sont naturelles, sorcière mise à part. On peut dire que Flournoy, en naturalisant la magie, en cherchant à retrouver le transcendant qui lui échappe sans cesse nous montre que sa position scientifique que lui dicte sa situation de professeur de psychophysiologie lui est intenable. Il ne peut être celui qui sait, il ne le peut, ce serait remplacer Dieu dans sa parfaite solitude. Trouver ce transcendant auquel il aspire, c'est comme trouver ce qui lui manque et qu'il n'est pas. La transcendance, c'est son épouse, c'est la mère qui fait que le père est père, et c'est aussi ce parent du sexe qu'il n'est pas et dont il est pourtant né. De même Freud, en faisant appel à la sorcière pour ce qui est de sa

découverte de la psychanalyse et de sa place de créateur, nous montre que sa position scientifique, idéologique, lui est également intenable. Il ne saurait être celui qui dans sa parfaite solitude à l'image de Dieu découvre que les autres sont habités par un inconscient, il lui faut à lui aussi sa sorcière, son épouse, son 'Oedipe'. C'est la mère qui lui fait défaut et qu'il doit invoquer pour que le père de la horde primitive soit vraiment père.

Flournoy formule la provenance des prodigieuses capacités du médium d'une manière qui nous est familière:

Il s'agit, écrit-il, de procédés défensifs contre les difficultés et misères de la vie quotidienne . Freud dirait de même pour les symptômes psychiques.

Il s'agit aussi de phénomènes régressifs liés à des souvenirs de l'enfance devenus subconscients ou "cryptomnésiques" parce que chargés d'émotions sexuelles , des émotions sexuelles infantiles persistants qui leur ont conféré leur pouvoir. Quoi de plus proche de Freud...

On doit pourtant distinguer ici ressemblances et différences avec Freud qui auront leur importance: Pour Flournoy cette sexualité infantile subconsciente qu'il découvre en même temps que Freud est une sexualité innocente qui serait oubliée passivement mais qui conserverait ses qualités particulières, alors que pour Freud il s'agit d'une sexualité infantile perverse polymorphe qui sera refoulée activement du fait de ces mêmes qualités, et c'est bien là je crois une des raisons pour lesquelles le travail de Freud aura un retentissement capital que n'aura pas eu celui de Flournoy. Pour ce dernier l'innocence n'implique pas de conflits avec le moi. Genevois, il a sans doute gardé ses attaches rousseauistes, mais il ne nie pas pour autant la problématique sexuelle intrasubjective. Si pour lui

l'enfance est « sexuellement innocente » , elle laisse pourtant des traces dans l'honorabilité de l'adulte. On se souviendra à ce sujet d'un épisode raconté dans « Des Indes » où un gynécologue d'une moralité parfaite dépose un délicat baiser sur la fraîche joue d'une jeune fille venue le consulter et se heurte avec stupeur à une vive réaction. Le gynécologue aurait donc hérité de cette sexualité innocente, alors que la jeune fille, bien loin d'une telle naïve innocence aura réagi non sans de violentes émotions contradictoires. Et comme le démontrera l'histoire d'Hélène Smith, cette innocence se révélera plus tard comme cruellement illusoire. Quant à Freud, il semble bien qu'à la suite de la révélation de sa « neurotica » quand il réussit à absoudre les pères du péché d'avoir séduit leurs filles présumées innocentes jusque-là, en découvrant la non-innocence des enfants, il s'absout lui-même et peut continuer son travail d'investigation, mais pour ce faire il se retrouve dans la position idéologique du savant scientifique dans sa tour d'ivoire, au-dessus de tout soupçon. Heureusement, en faisant appel à la Sorcière, il se resexualise comme conjoint. De l'idéologie du savant métapsychologue dominant la sexualité, il me paraît alors nécessaire ici aussi de passer d'une métapsychologie à une métapsychanalyse de savant engagé dans le couple sexué de l'expérience analytique, de savant qui sait qu'il ne peut éviter de frayer avec la sorcière et qu'il doit nécessairement composer avec son propre 'Oedipe'.

Le travail subliminal ou subconscient du médium est aussi destiné à éviter la folie, la maladie mentale ou la somatisation, nous dit Flournoy. Ici déjà, il s'interroge sur le clivage du moi , un clivage qu'il lie donc à ces émois infantiles. Et sur l'amphibologie ou le double sens du symptôme,

tout à la fois maladie et tentative de guérison, tout comme le fait la psychanalyse.

Quant à la méthode, Flournoy insiste tout particulièrement sur les dispositions de l'observateur pour éviter que sa subjectivité ne vienne entacher son travail de recherche. Il propose quatre préceptes qui rappellent de près ceux de Freud:

Le premier signifie que tout est possible au niveau psychique, ce qui correspond à la règle fondamentale de la psychanalyse qui invite le patient à tout dire, avec comme corollaire que le psychanalyste doit s'attendre à tout.

Le second indique que plus ce qu'on va observer est extravagant, plus il faudra y être attentif. On retrouve ici la "*Science des rêves*" de Freud: les rêves sont à investiguer avec attention, et ceci d'autant plus soigneusement qu'ils sont plus absurdes.

Le troisième implique une autoconfession, une autocritique des sentiments du chercheur, ce qui va équivaloir à l'analyse du contre-transfert, laquelle sera envisagée ultérieurement par Freud. C'est là un précepte qui va bien au-delà de la prise en compte des paramètres du chercheur dans les sciences exactes contemporaines, puisqu'il inclut une dimension éthique. Ceci exige quelques précisions : Le positivisme veut que le savant soit parfaitement objectif. Il observe, théorise, une démarche hypothético-déductive, et la théorie lui indique les manipulations techniques, une démarche empirico-analytique, dont il attend un résultat inféré qu'il pourra observer et théoriser à nouveau. Cette circularité peut évoluer tant du fait de la technique que de la théorisation à partir de l'observation. Le néopositivisme ajoutera ce qu'on appelle parfois l'équation personnelle du chercheur. Ainsi en est-il par exemple de la

chaleur ou des vibrations qu'il dégage. A ceci les sciences humaines, néopositivistes elles aussi, vont pouvoir ajouter les émotions ou les sentiments du chercheur et, comme ici, une notion de valeur, ce qui est bien ou mal, et c'est l'éthique qui va en décider, l'éthique comme discipline forte de principes universels. Dans les nouveaux codes d'éthique de l'A.P.I. on trouve par exemple un paragraphe stipulant que l'analyste ne doit pas avoir de rapports sexuels avec ses patients. Ce à quoi souscrit pleinement Théodore Flournoy. Mais en psychanalyse il faut me semble-t-il faire un pas de plus. L'autoconfession ou ce que certains appellent l'autoanalyse du contretransfert ne suffisent plus à servir de garde-fou. Il ne s'agit pas de dire -comme certains le font parfois- que le contre-transfert correspond aux émotions plus ou moins bien maîtrisées que l'on éprouve, mais davantage de savoir, d'être conscient que, à l'instar du couple Freud-Sorcière, notre sorcière peut nous jouer des tours à notre insu, à nous aussi bien qu'à nos patients, ceci dans la mesure où comme eux, nous avons un inconscient, tout analysés que nous soyons. Et si dans les supervisions nous pouvons en découvrir et démontrer quelques effets, en analyse ce sera parfois notre patient qui nous le fera parfois découvrir avec ses propres remarques. La psychanalyse se distingue ici des sciences humaines en général par une dimension éthique intersubjective propre à la spécificité de l'expérience: comme l'inconscient, ce corps étranger interne de l' "homo psychanalyticus", le contre-transfert, ce corps étranger du psychanalysant en action prend vie grâce au discours vivant, au transfert de l'autre et c'est l'autre qui, par hasard ou non, peut dire ce qui aura valeur d'une interprétation et fera retrouver au contre-transfert sa provenance complexe tenant à sa propre amnésie et à celle du partenaire du discours. Le code d'éthique prôné par l'Association

psychanalytique internationale se devrait alors de préciser qu'il s'agit bien de principes éthiques métapsychanalytiques et non généraux. Si l'on ne doit pas entretenir des relations sexuelles avec ses patients, ce n'est pas qu'on trahit leur confiance -ils sont venus pour être soignés- en abusant d'eux (ce qui est un principe éthique d'ordre universel) mais c'est bien parce que, selon nos théories, en commettant l'inceste on s'en trouve ipso facto châtré, et que l'analyse n'est plus concevable dans de telles conditions.

Enfin un dernier précepte de Théodore Flournoy invite le chercheur à s'abstenir de jugement définitif ou péremptoire. Il en va de même pour la neutralité de l'analyste qui se fonde sur la suspension de la satisfaction selon la prédominance du principe de réalité sur le principe du plaisir, et sur le concept d'abstinence en ce qui concerne la technique analytique. Et nous retrouvons à ce point toute la problématique freudienne des deux principes, principe du plaisir-déplaisir et principe de réalité. Si l'on s'y tient et que l'abstinence (de satisfactions) est destinée à déboucher sur une réalité sûre, en évitant le déplaisir qui suit inéluctablement le plaisir ou la satisfaction du désir, alors on se retrouve à un niveau réaliste qui se confond avec l'idéologie scientiste sauf à être radicalement pessimiste. De fil en aiguille, seule la réalité de la mort compte en définitive. Et c'est ce pessimisme de l'échange de la névrose contre la misère de la vie quotidienne qui se résoudra dans la mort. C'est alors la limite de l'idéologie. Les analysants mourront. Et la toute puissance de celui qui sait, du métapsychologue, s'arrête là. Quant à Flournoy, c'est l'espoir de la découverte de la Transcendance qui justifie l'abstinence en dernière analyse, mais, à défaut de l'avoir découverte, son idéologie religieuse

trouve aussi son terme dans la mort. A moins que l’Au-delà ne lui ait réservé quelque surprise...

Et dans ce contexte il me paraît à nouveau indispensable de dépasser la métapsychologie afin de pouvoir intégrer dans une métapsychanalyse d’authentiques satisfactions de désirs -tel par exemple le rêve des cerises du petit Hermann dont le récit non seulement le satisfait, mais fait l’admiration de Freud lui-même et sans doute de ses parents, une satisfaction qui vaut bien le déplaisir de la non-ingestion du fruit défendu ou qui même le dépasse largement, une satisfaction partagée grâce à la « jouissance du dit ». Ces satisfactions analytiques, ces jouissances du dit, de dire en s’en apercevant, que inceste et castration ne sont que rêves qui ne justifient plus les contraintes répétitives insensées, sont métapsychanalytiquement l’expression du dégagement de l’emprise d’une pulsion inconsciente d’origine infantile vers une pulsion dont l’objet-source vivifié par le partenaire du discours analytique se resitue dans un passé commun, celui de l’Oedipe, un Oedipe caractérisé par sa non réalisation. Un Oedipe passé dont on n’a plus à être l’inconscient esclave, un Oedipe qui donne à voir par ces caractéristiques négatives de non réalisation ce que pourrait être l’inconscient.

On prendra donc acte du fait que Freud et Flournoy sont en train de découvrir à la même époque des phénomènes du même ordre, sexualité infantile et inconscient. La sexualité infantile existe et laisse des traces repérables au niveau du psychisme de l’adulte. L’observateur, l’homme de science, n’y échappe pas plus que quiconque. De plus ces traces devraient mener à leur formulation en représentations qui révéleraient après coup leur origine inconsciente.

Alors, comment s'en rendre compte, qu'on soit analyste ou analysé? On entrevoit ici une idée psychanalytique ébauchée ci-dessus à propos du contre-transfert et que Lacan a particulièrement mise en évidence: c'est autrui qui peut nous donner la clé de notre inconscient, lequel se manifeste à travers le discours intersubjectif -ou en termes techniques, à travers le transfert et le contre-transfert. En analyse, l'intersubjectivité impliquera donc que l'analyste et l'analysé soient deux analysants qui se parlent, et que l'analysé, même si ce n'est pas là son rôle, puisse fournir à l'occasion, le plus souvent à son insu, des clés à son analyste concernant l'inconscient de ce dernier. Et c'est précisément ce qui arrivera à Théodore Flournoy et à son médium comme on va le voir, mais à leurs dépens à défaut de relation psychanalytique. Et à Sigmund Freud aussi, comme on va le voir également, qui un jour s'est trouvé pris au piège de l'idéologie à défaut d'avoir pu se centrer sur le plan de la relation intersubjective lors du traitement d'une jeune homosexuelle.

Mais avant, en quelques mots, qui est ce fameux médium?

Hélène Smith est une femme de condition modeste travaillant dans un magasin de lingerie à Genève où elle a acquis une renommée pour sa mémoire exceptionnelle et ses dons de voyante pouvant invoquer les esprits de l'au-delà.

Convoquée par le professeur Flournoy, c'est avec joie qu'elle accepte de lui démontrer ses prouesses, ceci environ une après midi par semaine pendant quatre ans.

Très rapidement, en plus d'une efflorescence de phénomènes curieux faisant foi d'une mémoire subliminale étonnante (c'est-à-dire dont elle ne dispose que lorsqu'elle est en transes pour ne plus s'en souvenir après) Hélène Smith se met à mimer des scènes historiques bien

structurées qui passionnent l'auditoire restreint admis aux séances. Des scènes qu'elle oublie une fois sortie de cet état de somnambulisme ou d'autohypnose, mais qu'elle retrouve pour les poursuivre à la séance suivante.

Et comme psychanalystes, nous allons découvrir ici des phénomènes dits régressifs tout à fait stupéfiants.

Hélène s'endort donc en transe pour se réveiller sans se souvenir de rien . Une fois "intransée" selon le terme de Flournoy, son petit doigt s'agite, ce qui signifie que Léopold est convoqué. Et Hélène change de voix, elle prend une voix de basse un peu rauque qui n'est autre que celle de Léopold, son double en quelque sorte, lequel va être le narrateur de ses aventures. Il racontera ainsi comment Hélène n'est autre que Marie-Antoinette réincarnée mimant , ou devrait-on dire revivant- des scènes plus ou moins connues entre la reine et Joseph Balsamo, comte de Cagliostro, le médecin marron de la cour et aventurier qu'a immortalisé Alexandre Dumas.

Puis une fois le sujet épuisé, Hélène entreprendra ce qu'on a appelé le cycle hindou. Elle incarne la princesse Simandini enfermée dans la forteresse de Chandraguiri dans le Kerala, au XVème siècle, et de plus elle se met à parler le sanscrit, ce qui va intriguer historiens, géographes et linguistes en plus de Flournoy bien évidemment.

Plus tard, faut-il y voir une certaine lassitude d'Hélène et de l'auditoire, Léopold annonce qu'elle s'en va voyager sur Mars. Non seulement elle ira en peindre les paysages, les habitations, les objets divers et plantes qui s'y trouvent mais ici aussi elle se mettra à parler en martien et surtout à l'écrire en écriture alphabétique que le professeur s'empressera de transcrire et de répertorier. Peu après Hélène s'envolera

de Mars pour Ultramars où l'écriture de cette planète devient idéographique. Et dans un ultime cycle, le médium se trouvera sur Uranus et parfois sur la face cachée de la lune, et nous transmettra des fragments de langue et d'écriture étranges mais qui deviendront significatifs pour moi quelques quatre-vingts ans plus tard.. Ce dernier voyage s'interrompt avec la parution de "Des Indes à la planète Mars" laquelle met également fin aux séances.

Si j'ai fait allusion au concept psychanalytique de régression c'est que ces histoires qui se succèdent ont ceci de particulier pour nous, qu'elles sont manifestement destinées à séduire le professeur -mais Hélène Smith le sait-elle?- et qu'à chaque fois qu'il réussit à trouver une explication, une interprétation plus ou moins cohérente et logique d'un de ces cycles dans la vie même d'Hélène, celle-ci se sent vraisemblablement déséquilibrée sûrement davantage par ce qu'elle ressent comme un manque de réponse affective, de chaleur parentale pour ses belles productions, que par le travail de démystification du professeur, l'abandonne et en crée un nouveau en apparence plus impénétrable et plus invérifiable que le précédent. Mais aussi, pour nous lecteurs, plus régressif, plus infantile : plus conforme à la sexualité infantile justement, sexualité infantile dont le premier objet est le parent du sexe qu'on a perdu. Ainsi en va-t-il de Marie-Antoinette, vraie femme adulte s'il en est, et vraisemblablement adultère, de Simandini, princesse indienne victime de potentats divers aux caractéristiques plus ou moins homosexuelles, davantage jeune épouse sujette aux rêveries amoureuses qu'à la sexualité tourmentée de la femme de Louis XVI, des habitants de Mars qui se caractérisent par leur nature gentille et leurs jeux innocents - ils passent leur temps à faire des rondes-, et dont l'écriture, comme je le remarque dans mon livre ne

contient jamais la lettre q mais d'innombrables k, parfois même redoublés, puis d'Ultramar où l'écriture soi-disant idéographique permet que les parents y perdent leur latin, et enfin d'Uranus où l'écriture très pauvre avec ses quelques omega grecs surmontant un ou deux petits accents font penser à des postérieurs défécants propres au stade anal freudien, un stade à mon avis plus structural que développemental ou, autrement dit, qui se précise sous nos yeux d'analystes comme déstructuration régressive mais dont la temporalité dans une perspective développementale inversée me paraît discutable. En effet, si la régression nous semble cohérente, ordonnée dans une direction de plus en plus infantile ici du point de vue du langage et des fantasmes, les hypothèses que Freud déduit de cette expérience régressive, les stades du développement qui se succèdent chronologiquement et somatiquement, semblent peu probants. Le stade anal par exemple ne succède pas au stade oral; ils sont simultanés, etc. Par contre ces stades peuvent paraître plus cohérents du point de vue du langage, le babil « oral » précède certes le langage anal qui exige un minimum d'articulation pour être compris.

Mais ceci Flournoy n'y prend pas garde tout fasciné qu'il est par les langues que parle Hélène et que commente Léopold. C'est ainsi qu'il va particulièrement s'intéresser au sanscrit et au martien écrits de la main du médium sous la dictée de Léopold. Il prend soin de tout noter, aussi bien les faits linguistiques que géographiques et historiques. Et, pour découvrir les mystères du sanscrit, il va, lui qui ne le parle pas, s'adresser à son illustre ami Ferdinand de Saussure, le père de la linguistique moderne, alors professeur à la Sorbonne et habitant Genève, lequel accepte avec enthousiasme de l'assister dans ses recherches. Tous deux se mettent sérieusement au travail, ont vite besoin d'aide et n'hésiteront pas pour

éclairer leur lanterne sur des points de géographie et d'histoire tels par exemple que la forteresse de Chandragiri dans le Kerala au XV^{ème} siècle, à s'adresser à des amis proches et lointains, tous de distingués savants et professeurs parmi lesquels on peut citer Auguste Barth, indianiste de renom, professeur à la Sorbonne, Charles Michel, éminent historien à l'université de Liège, Dussen à Kiel, Gautier et Oltramare à Genève, Marchot à Neuchâtel, etc. etc.

De Saussure se prend au jeu, et davantage, il prend Hélène Smith au sérieux. Il recherchera activement les origines linguistiques du sanscrit d'Hélène, proposera des explications grammaticales ou syntaxiques basées sur la synchronie et la diachronie, imaginera ce qu'enfant, Hélène aurait pu attraper au vol, entendre de rapprochant ou lire. Et pour mieux faire part de ses observations sur le sanscrit à son ami, il va lui offrir en plus de nombreux commentaires un étonnant modèle analogique, que ce dernier appellera le "pastiche latin". Il s'agit d'un bref récit dans cette langue composé de toute pièce par le linguiste dans lequel il introduit le même genre de fautes que fait Hélène en sanscrit. Il les transcrit en latin, une langue familière à Flournoy qui est ainsi à même de comprendre de quoi il en retourne grâce à ses précieux commentaires. Et nous voici à nouveau proches de Freud. Le pastiche latin fait ici office de discours symbolique du mystérieux discours qu'Hélène tient à Flournoy. Comme pour l'Oedipe qui remplace ce que cache l'amnésie infantile, ce pastiche fait oeuvre de tiers pour la compréhension entre les deux interlocuteurs. De Saussure fait en somme oeuvre de superviseur, à ceci près qu'il n'est engagé dans l'affaire qu'en fonction d'un discours propre au médium. La langue seule est son intérêt. Pourtant il ne saurait faire l'économie pour en découvrir les ressorts, des complexités qui tiennent à la personne des

locuteurs, mais à la différence des analystes, il n'est pas là pour tenter de modifier en y répondant, l'équilibre intersubjectif dont il n'a cure, mais uniquement pour aider son ami.

Ferdinand de Saussure distingue dans son cours la langue du langage et en étudie les rapports, la langue avec ses différentes caractéristiques, polysémie, syntagmes, syntaxe, phonétique, phonologie etc. et le langage parlé avec ses ajouts personnels subjectifs synchroniques, erreurs, prononciations, idiosyncrasies etc. et diachroniques, l'histoire du sujet qui oriente sa parole.

Comme en témoigne le pastiche latin, le discours sanscrit d'Hélène est un discours "poétique", un langage métaphorique fabriqué pourrait-on dire. Selon les théories saussuriennes, les particularités de ce sanscrit sont alors envisageables sous l'angle diachronique, elles sont dues à des accidents sans importance mais de conséquence durable sur la langue et nous rejoignons ici l'idée d'un accident par défaut de compréhension affective de Théodore Flournoy avec comme conséquence la création durable, et pour nous régressive, d'une nouvelle langue, le martien par exemple qui va succéder au sanscrit, etc. Ou bien ces particularités peuvent s'étudier sous l'angle synchronique, il s'agit alors d'accidents importants aux conséquences non impératives ou momentanées, et l'on rejoint ici la parution du livre *Des Indes à la planète Mars*, accident important en ceci qu'Hélène en tire gloire et célébrité en même temps que la conviction que l'auteur ne l'aime pas ou l'a trompée puisqu'il démystifie ses talents. Et en effet cet accident n'influence pas les langues martienne ou ultramartienne elles-mêmes sinon...sinon qu'elle deviennent curiosités d'un moment. Il y a là une étonnante correspondance avec notre travail d'analystes. On retrouve la diachronie saussurienne avec l'accident sans

importance mais de conséquence durable chez l'enfant de la théorie psychanalytique. Une fois le père pervers qui séduit la fille abandonné par Freud, l'enfant de l'amnésie infantile, comme tout enfant, peut vivre ou avoir vécu un accident infime parfois, un simple regard mal interprété, voire même un fantasme dépourvu de substrat dans la réalité, et en subir des conséquences importantes, -une névrose- sa vie durant. Alors que devenu adulte, sa psychanalyse, un accident synchronique important, ne débouchera que sur l'oubli de ces représentations ou de ces actions contraignantes symboliques de l'inconscient de l'amnésie infantile symbolisé à son tour par l'interprétation oedipienne, et, *in fine*, sur l'oubli de l'analyse elle-même. On peut également retrouver cette correspondance au niveau de l'interprétation: celle qui choque synchroniquement s'oublie souvent du jour au lendemain pour peu qu'on en discute, et celle qui agit diachroniquement passe souvent comme inaperçue et ce n'est qu'après une longue perlaboration qu'on en voit les effets.

On sait toute l'importance que de Saussure accorde à l'analogie pour l'évolution d'une langue avec ceci de singulier qu'une fois/^{qu'}un son, un mot, un fragment nouveau prend le dessus sur le fragment original, ce nouvel arrivé, appelé analogique, a tendance à faire disparaître complètement et définitivement l'ancien. C'est là une ressemblance frappante entre la linguistique évolutive et la psychanalyse puisque, selon moi, l'analogie oedipienne, ce principe organisateur de la cure, va pouvoir jouer un rôle semblable. Elle offrira à l'analysant une représentation nouvelle, "oedipienne", de la représentation pathogène historique originale supposée ou découverte, laquelle, on l'espère, perdra de son importance, voire disparaîtra définitivement au profit de l'analogie, avec cette particularité

supplémentaire que cette représentation substitutive pourra, elle aussi, disparaître à son tour une fois l'analyse finie, ceci notamment du fait qu'elle est désir dont la satisfaction n'est pas concevable. L'inceste et la castration de l'Oedipe ne sont jamais commis en réalité. C'est une banalité. Si tel était le cas aucune psychanalyse ne serait possible ni même concevable. Et pour le rêve il en va de même. Si l'on peut rêver d'inceste ou de castration, rêver de castration incestueuse ou d'inceste châtrant, c'est rêver de rien ou c'est ne plus se réveiller. Et, chose étonnante, on retrouve alors chez Hélène Smith cette substitution analogique avec ses conséquences: chaque langue nouvelle remplace l'ancienne qui disparaît définitivement.

Et dans cette optique, pour en revenir au pastiche latin, que découvre-t-on encore de "psychanalytiquement" sous-jacent? Ce qu'on découvre alors c'est que tous ces messieurs dont j'ai cité les noms, tous ces éminents professeurs, s'en donnent à coeur joie de se ^{faire part de} communiquer leurs hypothèses: recherches linguistiques, historiques, géographiques, un enthousiasme de groupe au niveau européen que je qualifierai en tant que psychanalyste, d'origine homosexuelle, stimulé par ce que leur cache et leur montre, leur refuse et leur offre, cette étonnante jeune femme. On assiste là à l'éclosion d'une pulsion épistémophilique, sublimation de plaisirs homosexuels adolescents refoulés dans l'inconscient, et, chose intéressante, , une pulsion compensant ainsi -et c'est là son aspect régressif- la frustration hétérosexuelle que la mystérieuse Hélène leur impose à tous. Ou tout au moins est-ce là une extrapolation à partir des théories psychanalytiques car il est fort probable que ni de Saussure ni ses collègues ne partageraient ce point de vue. Comme pour l'analogie saussurienne qui fait disparaître son objet, leur intérêt scientifique a fait

complètement disparaître à leurs yeux cette homosexualité d'où, selon nous, ou plutôt selon notre expérience, il proviendrait.

Quant à Théodore Flournoy, comme sa recherche désintéressée de savant adepte du déterminisme et du parallélisme vise en dernière analyse un signe concernant le véritable transcendant, il ne peut que chercher délibérément à mettre de côté tout sentiment pour Hélène, l'objet de ses études. Par conséquent il refuse l'"amour" qu'Hélène aurait pour lui, l'ignore au profit de la recherche scientifique. De ce fait, il ne voit pas que cette passion amoureuse pousse le médium à inventer de nouveaux prodiges pour le séduire jusqu'à se transformer, comme on va s'en apercevoir, en haine devant ce qu'elle considère comme une infâme trahison lorsque le livre paraît.

J'en arrive donc à ma question initiale qui était de savoir ce qu'est devenue la pulsion libidinale au cours d'une relation si intense entre un médium et un professeur, même si Hélène s'est toujours montrée parfaitement correcte et respectueuse et Flournoy toujours au-dessus de tout soupçon. Eh bien, une correspondance soigneusement conservée par Flournoy entre Hélène et lui-même et datant d'après la parution du livre montre qu'il n'en était pas ainsi, mais sous un jour totalement inattendu. Une fois "Des Indes à la planète Mars" paru - je parle dans mon livre "Théodore et Léopold" d'une naissance d'un bébé commun- Hélène va s'en prendre au professeur de la manière la plus vive quant aux bénéfices qu'aurait procurés le livre. Il s'en suivra un échange de lettres dramatique et plein de malentendus où Flournoy se trouvera accusé de toutes sortes de malversations pécuniaires invraisemblables et dans un même temps appelé au secours contre de mystérieux maître-chanteurs de manière quasi délirante. Ce qui l'éprouvera vivement. Accusations injustes,

grotesques, souvent dictées par Léopold lui-même, dont il se sentira très affecté , et auxquelles il répondra comme il le pourra , pour enfin prier Hélène d'en rester là , évoquant la mémoire de leur travail commun dans un ciel jadis sans nuages.

Bref il n'arrive pas à faire le pont entre les accusations d'escroquerie et la femme malade d'amour déçu, amour sexuel ,libidinal, érotique. Il n'y arrive pas et pourtant conserve avec soin leur échange épistolaire qui va s'étendre sur plusieurs années,avec comme dernier document une lettre d'une jeune collègue psychiatre venue consulter Léopold à propos d'un problème annexe, et qui lui écrit ce que Léopold lui a confié des relations d'Hélène et de Théodore au cours d'une séance entre Hélène en transes et cette collègue. C'est à cette occasion que Léopold déverse enfin tout l'érotisme -la pulsion sexuelle non innocente cette fois-ci- contenu pendant tant d'années par Hélène en accusant Théodore des plus abominables perversions et des pires méfaits sexuels alors qu'Hélène s'agite violemment ne laissant aucun doute à cette collègue quant à la signification obscène de ses gestes pour s'effondrer finalement dans une satisfaction haletante ne laissant pas davantage de doutes...

Si j'espère avoir réussi à transmettre à travers ces aventures ma conviction que la pulsion sexuelle de Freud a une valeur universelle pour nous psychanalystes, mais que le monde peut parfaitement s'en passer (De Saussure et ses comparses n'en ont cure, Flourney l'a pressentie mais pensait que le chercheur pouvait s'en immuniser) il me faut maintenant dire quelques mots ,à l'aide d'une réflexion sur deux articles de Freud, à propos d'un redoutable problème : si nous, psychanalystes, sommes convaincus de l'universalité de la théorie de la pulsion, dans quelle

mesure sommes-nous déterminés par elle (le versant sciences naturelles de la psychanalyse) ou sommes-nous libres de nos actes?(son versant sciences humaines)

Pour Freud, comme pour Flournoy, il serait arrivé quelque chose de sexuel dans le passé infantin oublié, dans ce que cache l'amnésie infantile, quelque chose qui justifierait la présence des symptômes et qui permettrait de ce fait de situer le discours du patient dans une causalité rigoureuse. S'agit-il alors d'un accident de parcours, réel ou imaginaire, ou s'agit-il d'un fait de constitution, la scène primitive par exemple, ou encore la naissance, auxquelles nul n'échappe? Voici le problème en question: l'interprétation de l'analyste, qui signe sa propre liberté, l'interprétation de transfert intègre, dit-on, le discours du patient dans une chaîne causale d'un nouveau genre, mais n'y inclut-elle pas en même temps quelque chose de l'inconscient de l'analyste qui de ce fait y perd un peu de sa propre liberté? C'est là une question qui me paraît nécessiter réflexion pour que patient et analyste puissent tous deux échapper à ce déterminisme répétitif, étouffant et contraignant, que semble leur imposer le travail de la pulsion et retrouver l'un et l'autre un peu de la liberté psychique que Freud tente de procurer à ses analysants, si c'est bien là ce qu'il tente...même s'il dit s'abstenir de toute intention, une abstinence que je mettrai volontiers au compte de son versant sciences naturelles.

Autrement dit, sommes-nous déterminés par la "scientifisation" de l'analyse, par le versant rationnel, impersonnel et naturel de la pulsion sexuelle ou sommes nous libres en tant que personnes dont la pensée et la réflexion sont à l'origine du concept de pulsion? Et si tel est le cas, cet acte de penser le concept de pulsion serait-il lui-même né de la nécessité

de maîtriser la magie des mots qui empiète sur notre désir de liberté? Il semble bien que nous soyons là au carrefour de deux conceptions de la psychanalyse comme tentative de s'approprier la magie des paroles soignantes ou opérantes; soit par sa "naturalisation" en pulsion libidinale, soit par son "humanisation" en signifiant linguistique.

C'est vraisemblablement l'idéologie naturaliste qui l'emporte chez Freud avec la métapsychologie et la théorie des pulsions, lesquelles selon les principes du plaisir et de la réalité débouchent sur la mort. Et chez Klein où la pulsion agressive qui s'épuise à détruire une mère indestructiblement bonne se résoud dans la déprimante position dépressive laquelle durera jusqu'à la mort également. Quant à l'idéologie des sciences humaines, Lacan semble la privilégier quand il renonce à la triade réalité-symbolique-imaginaire pour prôner le signifiant essentiellement phallique par rapport au signifié, quoique le côté inconscient ou transcendantal de ce signifiant soit précisément ce qui échappe à la perspicacité des sciences humaines. Mais dans ces trois cas, si la sorcière n'est plus extériorisée comme détentrice de la magie, remplacée qu'elle est par le principe de réalité, la position dépressive ou le signifiant, elle ne saurait se situer ailleurs que dans ces prestigieux théoriciens qui ne peuvent en faire l'impasse sans se mettre hors de l'expérience intersubjective, ce qu'ils ne sauraient pourtant faire. Jamais ils n'ont renoncé à cette expérience pour étayer leur théorie, mais peut-être leur génie tient-il au fait qu'ils ont réussi à la mettre entre parenthèses pour théoriser sans pour autant, pour ce qui est de Freud, omettre de la pointer du doigt: c'est la sorcière de la métapsychologie. Faust et Méphisto ne sauraient se passer l'un de l'autre. Si la magie, la sorcière,

n'est plus extériorisée, la voilà qui ressurgit comme inconscient, cet autre de nous à l'intérieur de nous-mêmes.

La sorcière se mue alors en trait d'union entre liberté psychique (la trouvaille du mot qui nous libère) et déterminisme scientifique (la pulsion qui nous gouverne). L'âme et le corps ne sont plus des entités parallèles, il y a interaction, et c'est le conflit entre philosophie et neurosciences (cf. Ricoeur et Changeux) ou entre sciences humaines et sciences naturelles qui, au lieu d'envahir la psychanalyse est mis entre parenthèses au profit d'une psychanalyse idéologiquement scientifique et naturaliste par ces trois maîtres, implicitement avec le signifiant et la position dépressive, explicitement par l'oubli du lien entre la métapsychologie et la sorcière.

J'ajouterai toutefois qu'avec l'identification projective, la théorie kleinienne tente de réintroduire la dimension intersubjective, mais le fait qu'elle soit généralement attribuée au seul patient comme un mécanisme à combattre et non aux deux analysants comme une tentative de formuler scientifiquement (selon les sciences humaines) l'influence réciproque que détient le discours psychanalytique, fait basculer la théorie kleinienne dans le cadre idéologique d'une psychologie générale de la névrose, de la psychose ou de la maladie, aux dépens de la spécificité de l'expérience intersubjective.

Par contraste, le complexe d'Oedipe de Freud, l'analogie oedipienne au sens de de Saussure, la métaphore vive de Ricoeur, le discours vivant d'André Green ou pour ma part simplement l' 'Oedipe', deviennent les héritiers apprivoisés mais efficaces de la magie. La magie du mot, externe-interne puisque le mot est nôtre sans l'être, cette magie dite, formulée ou formalisée en tant qu'inconscient, est soit naturalisée comme pulsion sexuelle, soit humanisée comme phénomène de transfert.

Et pour se dégager de son impact sur le discours intersubjectif elle est extériorisée, formalisée ou structurée comme complexe, analogie, métaphore, comme inconscient « oedipien », comme pulsion « oedipienne », comme transfert « oedipien », structurée selon l' Oedipe devenu cette-fois-ci principe organisateur de l'expérience. On peut alors concevoir l'Oedipe comme transcendantal au discours intersubjectif et comme transcendant à chacun des deux protagonistes puisqu'après la fin de l'analyse chacun redeviendra une personne qui n'a que faire d'un Oedipe qui n'est plus le sien mais qui reste comme la marque de fabrique ou le certificat d'origine du discours qui les a réunis.

L'Oedipe permet de dire ce qui nous agit à notre insu et d'agir sur ce dit. Et c'est bien cela, ce discours ensorcelant qui s'agit d'appriivoiser dans l'espoir, selon mon idée, d'en arriver à la « jouissance du dit » au sein de l'intersubjectivité, d'en arriver à l'abolition de ces frontières guerrières qui déchirent corps et âme les analysants entre un analysé subjectivant et un analyste objectivant en les disant grâce à l'Oedipe... D'en arriver à la jouissance du dit pour pouvoir se retrouver libérés de cette obligation de répéter de l'inconnu passé grâce à son transfert dans l'intersubjectivité et grâce à son repositionnement cette fois-ci dans un passé connu, comme fait de l'Oedipe, laissant à l'avenir sa qualité propre, celle d'inconnu. La jouissance du dit signe alors ce moment de bascule où l'avenir prédomine sur le passé sans à n'y voir que deuil, dépression et mort, où l'avenir peut aussi rimer avec espoir. C'est alors aussi la fin du *Wo Es war soll Ich werden*, je n'ai plus à me substituer au ça de mon patient, ni lui au mien, nos histoires analytiques respectives se trouvent libérées de la contrainte initiale qui avait incité le patient à entreprendre son analyse et qu'il m'avait fait partager. On en arrive alors au *Wo Es war*

initial et intrasubjectif de Freud, chacun de nous retrouve son moi qui, l'analyse désormais terminée, a réussi -c'est notre espoir, notre visée d'analystes- à maîtriser ou mieux à se libérer des contraintes passées, histoire d'envisager l'avenir avec plus de sérénité.

Je voudrais souligner dans ce contexte un point de méthode commun à nos trois penseurs. Tant de Saussure ~~et~~ que Flournoy, en grands savants qu'ils étaient, ne mettront pas un instant en doute la sincérité du médium à qui ils ont à faire. Il ne balaieront pas de la main ce sanscrit de cuisine comme d'autres auraient été tentés de le faire en n'y voyant que supercherie, mais s'efforceront d'analyser cette langue selon leurs méthodes et leurs techniques respectives. Jamais ils ne soupçonneront Hélène de tricherie délibérée. Pour un chercheur d'envergure cela n'aurait aucun sens, aucun intérêt. Cela ôterait tout caractère scientifique à la recherche. Ce que disent les sujets observés est a priori considéré comme véridique, c'est-à-dire comme non mensonger. Une opposition qui n'est pas du même ordre que celle du principe de plaisir et du principe de réalité. Et Freud dit exactement la même chose.

Il écrit: "Il serait scientifiquement comme thérapeutiquement tout aussi infructueux de contredire le malade", (1915, *Deuil et mélancolie*). Si un patient lui ment, l'interprétation ne sera donc pas qu'il lui a menti, mais que certaines représentations investies de cette fameuse pulsion, l'ont effrayé et obligé à mentir en quelque sorte malgré lui, des représentations inconscientes qui se donnent à voir et apparaissent à Freud comme lui étant liées, comme des faits de transfert. Et c'est ce qu'il s'agira précisément d'interpréter en tant que tel et non de dénoncer comme mensonger.

Une fois pourtant, à ma connaissance, Freud a traité une patiente de menteuse et a brusquement interrompu son traitement pour qu'elle aille continuer son analyse avec une femme. Le cas est complexe et intéressant car il en ressort à sa lecture attentive en fonction des idées que je viens de développer, qu'il devait s'agir d'une accusation portée sous le coup de la détresse d'un Freud, pris au piège de ses propres pulsions, d'un Freud métapsychologue et non métapsychanalyste, ou encore d'un Freud ayant oublié sa sorcière. Il s'agit d'un article écrit en 1920, intitulé *psychogenèse d'un cas d'homosexualité chez une femme*. Ce qui est intéressant ici, c'est que Freud répugne manifestement à reconnaître une quelconque implication émotionnelle pulsionnelle au cours du traitement d'une homosexuelle et qu'on en voit les conséquences vraisemblablement dramatiques pour cette patiente : Freud la congédie, mais il n'y voit lui-même qu'une mesure judicieuse, justifiée par le traitement . Dans cet article, Freud -Ich- ne se substitue pas à l'Es de la patiente, il reste en dehors, il se montre métapsychologue apparemment objectif et d'une neutralité bienveillante, mais les émotions intersubjectives propres à la cure ne lui échappent pas , comme son argumentation le laisse transparaître.

Voici en quelques mots ce qu'il en est:

Freud doit soigner une homosexuelle dont il dit à deux reprises qu'il s'agit d'une jeune femme, belle et intelligente. Pourquoi donc le préciser si ce n'est que tout respectable savant qu'il soit , cela ne le laisse pas indifférent, même s'il a plus de soixante ans? (en ceci Freud se montre moins vieux jeu qu'on le prétend parfois pour le dénigrer !)

Cette jeune patiente s'est ^{prise}amourachée d'une passion intense pour une femme plus âgée, une "cocotte" selon le terme en usage, ou encore une

demi-mondaine qui, elle ,n'est pas homosexuelle mais accepte son hommage admiratif sans problème. Comme la patiente ne cache rien à ses parents, ces derniers en sont fortement troublés et appellent Freud à la rescousse.

Un jour cette jeune femme se promène avec sa bien aimée dans un quartier de Vienne où elle avait toutes les chances de rencontrer son père. Et cela ne manqua pas d'arriver. Le père passe son chemin tout en jetant un regard terrible à sa fille et sous le coup de l'émotion notre amoureuse s'empresse d'en parler à sa compagne. Cette dernière la prie en conséquence de cesser de lui rendre visite et la congédie froidement. Notre amoureuse dépitée se jette alors du haut d'un talus sur la voie du chemin de fer, une dangereuse tentative de suicide qui aurait bien pu réussir...ou mal tourner.

Freud lui en donne alors une explication théorique subtile et brillante mais non-transférentielle, c'est-à-dire dans laquelle il ne s'implique pas: elle aurait tenté de satisfaire à ses désirs inconscients avec ce geste de désespoir spectaculaire: la chute -synonyme symbolique de péché- sur les rails avec la possibilité de se faire écraser par un train est une tentative d'accomplissement de désir incestueux avec son père ,une "Wunscherfüllung", et simultanément une tentative d'accomplissement d'un souhait de mort contre sa mère qu'elle retourne contre elle-même. Bref, si cela peut paraître à d'aucuns quelque peu tiré par les cheveux, une telle explication théorique ,pour un psychanalyste averti, serait tout à fait dans l'ordre des choses dans le contexte de l'analyse bien entendu, c'est-à-dire si elle était accompagnée ou précédée d'une interprétation de transfert, autrement dit si elle incluait l'analyste lui-même. Car c'est aussi pour Freud qu'elle commet ce geste, pas uniquement pour son père ou sa

mère, ce que confirme le fait que c'est à lui qu'elle raconte l'événement et qu'il ne peut que se sentir concerné.

Mais voilà le hic: la patiente écoute poliment selon son habitude et répond "how very interesting" comme si elle était, selon les mots de Freud, "une grande dame dans un musée et jetant du haut de ses lorgnons un coup d'oeil à des objets qui lui sont totalement indifférents".

On ne peut qu'imaginer un Freud ^{froissé} ~~vexé~~ ou pour le moins perplexe, , et pourtant il n'en souffle pas mot. Il considère cette froideur hautaine comme dirigée contre le père -il fait l'impasse sur ses propres sentiments, donc sur le transfert- et il ajoute à notre grande surprise: "ainsi dès que j'ai reconnu l'attitude de cette fille vis-à-vis du père, j'ai interrompu le traitement en donnant mon avis comme quoi si l'effort thérapeutique était à poursuivre, il devrait l'être avec une femme" ..Bref, Freud la renvoie et la prie d'aller voir ailleurs ...

Pour nous psychanalystes lecteurs il semble évident qu'il a agi/ sous le coup de quelque émotion le poussant à se débarrasser de cette encombrante jeune personne.

La suite vient le confirmer mais d'une manière étrange.Revenant au traitement, Freud nous dit que cette jeune femme lui avait rapporté une série de rêves prémonitoires de réussite familiale où elle se voyait mariée, heureuse, ayant des enfants. Mais, ajoute-t-il, elle les commentait à son habitude de manière hautaine et méprisante: ces rêves ,disait-elle- ne sont qu'une façon d'échapper à son père tyrannique, et d'ajouter qu'il n'est pas difficile d'avoir un mari pour faire plaisir au père et d'avoir simultanément des relations particulières avec des femmes.

On imagine ici aussi les émotions contradictoires de Freud : une patiente qui raconte des rêves de réussite tels qu'il peut les souhaiter en

tant qu'analyste, et qui en même temps le rejette, lui père ou mari potentiel, de manière méprisante. Là, il nous faut bien nous rendre à l'évidence comme à l'instant: c'est à l'intention de Freud qu'elle se souvient de ses rêves, et c'est à lui, pour lui, qu'elle les commente de la sorte.

Et voici ce que Freud en dit: "alerté par quelque discrète impression je lui dis que je ne crois pas à ces rêves, que je les considère comme faux ou hypocrites, et qu'elle cherche à me tromper comme elle trompait habituellement son père". C'est là cette fois-ci une interprétation de transfert, mais qui contient une accusation insuffisamment étayée.

Autrement dit ces rêves sont des mensonges. Freud s'en prend aux rêves et non aux commentaires méprisants qui lui sont adressés. En quelque sorte il protège sa patiente, ou tente de la mettre en garde contre ses rêves, mais comment ne pas voir que d'une part la patiente a dû se sentir mortifiée par une telle remarque - est-il possible de faire délibérément de si beaux rêves mensongers?- et que d'autre part cette remarque était dictée par un Freud plein de ressentiment d'être traité -non pas par les rêves mais bien par la rêveuse elle-même- comme un père à qui l'on ment sans vergogne ou comme un mari méprisable et manipulable?

Mais Freud n'en démord pas pour autant, il persiste et signe si je puis dire.

"J'avais vu juste, ajoute-t-il, car après mon intervention, ce genre de rêves cessa".

Pour nous, que ces rêves cessent ne paraît pas étonnant et démontre qu'on peut agir sur la production de ses rêves, et même à l'occasion sur leur contenu! Il s'agit d'une jeune femme mortifiée qui cesse de rêver parce qu'accusée de mentir jusque dans ses rêves. Mais la situation n'est

jamais simple. Freud aurait pu flairer un succès à travers ces rêves bienvenus... Mais quel succès si ce n'est celui d'une réussite avec une femme jeune, belle et intelligente, bref ce que Freud théoriserait lui-même comme satisfaction d'un désir incestueux inconscient entre père et fille.

L'interruption du traitement peut alors se concevoir comme une échappatoire à une possibilité d'inceste pressentie ou redoutée inconsciemment par Freud. La suite ne fait du reste que confirmer tout ce drame émotionnel. Freud pense qu'en plus de le tromper, ces rêves expriment effectivement un désir de gagner ses faveurs, qu'il ait bonne opinion d'elle, mais, ajoute-t-il aussitôt, "peut-être pour pouvoir le décevoir d'autant plus par la suite". Décidément il ne lâche pas le morceau.

Pour en finir, Freud pense que l'idée même de tels rêves mensongers va soulever l'indignation de certains lecteurs (comme moi) qui s'intitulent analystes et qui se demanderont ce que signifie un inconscient qui ment. Ce à quoi il rétorque -et nous sommes bien d'accord avec lui- qu'il s'agit de récits de rêves et donc que le rêve ne ment pas mais que le menteur, c'est bien celui qui raconte le rêve. Une explication logique mais où Freud enfonce le clou tout en se déjugant: cette patiente est une menteuse, non pas ses rêves. En somme il tourne casaque et nous dit de but en blanc que c'est la patiente qui ment.

Pourquoi donc Freud n'a-t-il pas pu agir comme il cherche tout le temps à le faire, et comme il nous l'a si bien enseigné? Si c'est bien la patiente qui ment en analyse et que Freud s'en trouve vexé, (vexé par la Hexe, la sorcière) n'est-ce pas là précisément le surgissement même de l'échange pulsionnel libidinal qui devrait permettre à l'analyste de trouver la clé du transfert: vexé comme le père incestueux et méprisé par sa fille

du fait de sa peur, à lui, de l'inceste...ce qui lui aurait permis d'interpréter et de se dégager de cette projection incestueuse angoissante entre père et fille. S'il n'a pu agir de la sorte, c'est bien à mon avis parce qu'il n'a pas pu ou su reconnaître que cette femme jeune, belle et intelligente ne le laissait pas -lui- émotionnellement indifférent. Il va de soi, me semble-t-il, que ces qualificatifs n'ont pas le même écho que ceux d'une femme vieille, bête et laide, et, chose intéressante, qu'ils ont le même écho que s'il s'agissait d'un homme jeune, beau et intelligent. On retrouve avec cette dernière remarque la pulsion sexuelle, la libido, dans son sens proprement analytique, libido sexuelle et non pas homo ou hétérosexuelle.

C'est peut-être au prix de cet échec que Freud nous montre ici de manière paradoxale que, comme Ferdinand de Saussure et Théodore Flournoy, il faut absolument accepter ce qui nous est dit comme véridique. En l'occurrence comme psychanalytiquement vrai.

Heureusement, à lire Freud, cette histoire clinique n'est qu'un incident de parcours instructif, et je voudrais terminer par quelques mots concernant ce problème de vérité et de mensonges vu sous l'angle de l'expérience analytique tel qu'il peut apparaître cette fois-ci comme pourvu de sens, dans son article déjà mentionné et mille fois décortiqué, *la négation*.

Pour ne pas entrer dans de subtiles considérations linguistiques ou sémantiques sur la négation et d'autres mots qui lui sont proches, je rappellerai simplement cette phrase courante en allemand: "warum verneinst du immer deinen Vater". Traduisons: pourquoi dis-tu toujours non à papa?

L'exemple de négation que Freud nous propose est bien connu de tout analyste. Quelqu'un lui raconte un rêve. Freud demande : "A qui vous

fait penser ce personnage du rêve?" Il suppose alors que la réponse serait "sûrement pas à ma mère": "Die Mutter ist es nicht". C'est alors que Freud rectifie : "Also es ist die Mutter". C'est donc votre mère. Et d'expliquer que la négation, "ce n'est pas la mère", signifie le refus d'une idée désagréable. C'est comme si le patient avait dit : j'ai bien pensé que ce pourrait être ma mère mais je n'ai aucun désir de prendre conscience de cette idée. "Mir ist zwar die Mutter zu dieser Person eingefallen, aber ich habe keine Lust, diesen Einfall gelten zu lassen".

On comprend assez facilement ce raisonnement: "ce n'est pas ma mère" serait une réponse à une question *in petto* à "serait-ce possible que ce soit ma mère?"

Mais voilà: Si Freud rétorque que c'est la mère, ne traite -t-il pas son patient de menteur?

Eh bien non, si, selon ma compréhension de ce texte, la mère à qui Freud fait appel dans son affirmation contradictoire n'est pas la mère que le patient dénie, si c'en est une autre, à savoir une mère théorique que Freud va nommer, une représentation analogique: la mère oedipienne. La mère oedipienne des théories psychanalytiques, la mère de l'inceste et de la castration inconscients, celle dont la représentation fait courir l'analysant et l'analyste, celle dont la représentation va devenir commune à eux deux, celle qui prend le relais de la mère revenante, sorcière.

On retrouve alors ce que dit Ferdinand de Saussure de l'analogie: la mère oedipienne de la psychanalyse a une valeur analogique vis-à-vis de la soi-disant mère historique, et comme on l'a vu cette mère oedipienne a les qualités nécessaires pour ~~p~~remplacer la sorcière, c'est une métaphore "vive". Elle a le pouvoir de remplacer la mère "réelle" comme vivante au

point de la faire disparaître une bonne foi pour toutes grâce à sa mise en place dans ce passé virtuel de l'histoire des deux analysants.

La négation, c'est alors, vue sous cet angle, l'introduction de l'Oedipe, du principe organisateur de l'expérience, comme le négatif de la négation du patient, mais c'est davantage encore l'introduction du négatif de cet inconscient qui sous-tend le discours intersubjectif. L'inconscient, on ne saurait en avoir conscience, et l'analyste ne saurait avoir un regard omniscient, divin, scientifique, pour croire qu'il s'agit d'une mère réelle, revenante d'un passé d'un analysant qui ignore tout d'elle, sombrée qu'elle est dans l'amnésie à tout jamais. Il ne peut alors la dire que comme son négatif, comme le positif de ce manque: ce revenant de la mère historique, c'est la mère oedipienne.

Ainsi, grâce à l'Oedipe, on peut entrevoir une certaine manière de concevoir la terminaison d'une psychanalyse, une manière qui m'est personnelle ou qui me convient mieux que d'autres, pour tenter de dire ce que signifie la fin d'une psychanalyse, et que j'ai appelée par ailleurs "l'acte de passage", une manière de dire qui vise l'espoir et non la résignation..

Les symptômes du corps ou de l'âme qui contraignent quelqu'un malgré lui et le motivent à entreprendre une analyse et qui s'expriment dans son discours, peuvent disparaître au profit du dialogue intersubjectif, qui se fonde ou se moule sur l'Oedipe, lequel devient le lieu de leur expression: "Comprenez- moi donc" , implore en vain le patient. Et l'analyste, devant cette supplique sans issue apparente, devant cette impasse, se rend bien compte que pour satisfaire son patient, il lui faudrait être son alter ego , le patient lui-même, et que cela n'est pas possible. Narcisse, l'authentique Narcisse n'est pas viable, il meurt de la

contemplation de son reflet. L'altérité est incontournable en analyse, elle en est une donnée.

L'analyste a alors recours, pour comprendre, à l'analogie, la métaphore, c'est l'Oedipe. Pour un garçon, être vraiment satisfait, ce serait l'inceste, la parfaite entente avec la mère, corps et âme, mais cela impliquerait le meurtre du père et personne ne l'entendrait de cette oreille -d'où la castration. Pour la fille, et ici je me distancie radicalement du freudisme classique, ce serait exactement la même chose : elle rêve d'inceste paternel et de meurtre de la mère pour y parvenir, mais personne ne l'entend de cette oreille non plus. L'Oedipe contient alors la même impasse que la supplique, puisque quand maman sera vieille, papa le sera aussi. L'insatisfaction est ainsi formulée analogiquement, c'est le désir inconscient de satisfaction oedipienne, désir impossible à satisfaire s'il en est. Et pouvoir enfin le dire au lieu de le vivre est une délivrance, un soulagement, une jouissance.

L'interprétation de transfert cherche à verbaliser le désir sous sa forme oedipienne pour pouvoir en démasquer l'inanité, inanité d'autant plus flagrante que ce désir vise non seulement l'analyste mais des personnages inexistantes et hors du temps, c'est-à-dire, comme Freud l'a pressenti, des représentations de désir.

Et ceci me mène à conclure sous forme d'"acte de passage" en faisant appel au mythe d'Orphée.

Quand Orphée, fou de chagrin poursuit Eurydice morte jusqu'aux enfers avec l'espoir totalement illusoire de l'y retrouver vivante, quand enfin il se retourne, que voit-il? la disparition d'Eurydice, la disparition de son rêve absurde de conserver vivante sa bien aimée. C'est alors qu'il s'en trouve libéré, qu'il peut cesser d'arpenter l'enfer et reprendre goût à la vie.

Quand l'analysant ayant poursuivi l'objet de son désir incestueux jusqu'aux enfers se retourne enfin, que voit-il? ... un analyste ordinaire dépourvu de sa magie de représentant de l'objet du désir oedipien. Enfin libéré, il peut cesser son analyse.

Références:

- FLOURNOY Théodore. Des Indes à la Planète Mars. 1900 Alcan, Paris et Eggimann, Genève.
- FLOURNOY Olivier. Théodore et Léopold. 1986. La Baconnière, Neuchâtel.
- " L'acte de passage. 1985. La Baconnière.
- " Défense de toucher ou la jouissance du dit.
1994 Calmann-Lévy, Paris
- FREUD Sigmund La Science des Rêves, (Die Traumdeutung).
1900. Deuticke, Vienne .
- " *Über die Psychogenese einer Falles von Weiblicher Homosexualität* 1920. Int.Z.Psychoanal 6.
- " *Die Verneinung* 1925 Imago XI
- " *Die endliche und die unendliche Analyse.* 1937
Int.Z.Psychoanal 23
- GREEN André Le discours vivant. 1973. P.U.F. Paris
- DE SAUSSURE Ferdinand. Cours de linguistique générale 1915. Payot. Genève .
- CHANGEUX J.P. RICOEUR P. La nature et la règle. 1998 Odile Jacob, Paris .
- RICOEUR P. La métaphore vive. 1975. Seuil, Paris.
- DUMAS A. Mémoires d'un médecin. Joseph Balsamo. 1849
Calmann-Lévy, 1925. 5 vol.